



« Harlem Quartet », gorgé de vie et d'âme

L'adaptation du roman de James Baldwin sert les thèmes sensibles de l'écrivain américain

THÉÂTRE

RENNES - envoyée spéciale

Il fallait être gonflé(e) pour adapter au théâtre *Harlem Quartet*, le chef-d'œuvre de l'écrivain noir américain James Baldwin. La metteuse en scène Elise Vigier l'a fait, et bien lui en a pris : elle signe un spectacle très réussi, et bienvenu en ces temps où les questions raciales sont ultrasensibles. Après avoir été créé à la Maison des arts de Créteil, le 9 novembre, *Harlem Quartet* a été présenté à Bruz, près de Rennes, dans le cadre du Festival du Théâtre national de Bretagne, et se pose un soir, le jeudi 23 novembre, à l'Avant-Scène de Colombes, avant d'entamer une tournée qui mériterait d'être plus importante.

C'est d'abord un bonheur de retrouver ou de découvrir la voix de Baldwin, son souffle puissant, quasi biblique, son écriture organique, qui « *laboure la vie à plein corps* », son amour immense pour ses personnages. Les voici : apparaît d'abord Hall, le narrateur de toute cette histoire. On est en 1973, et Arthur, le frère de Hall, petit chanteur de gospel devenu empereur de la soul, vient de mourir, à 39 ans, dans les toilettes d'un bar de nuit, à Londres.

Haine raciale, violence sociale

Hall remonte alors le fil de ses souvenirs, et d'une constellation familiale et amicale qui compose un extraordinaire tableau du Harlem des années 1950-1960, et d'une Amérique encore ségrégationniste, rongée par la haine raciale, la violence sociale, et où l'homosexualité est encore un tabou.

Dans cette constellation apparaissent Arthur, le chanteur prodige, et les trois amis avec lesquels il forme, à 15 ans, un quatuor de gospel, dont Hall deviendra le manager ; voici aussi Julia, l'amie d'enfance, prêcheuse évangéliste à 9 ans, fabuleux personnage de femme passée par les bas-fonds de l'existence avant de devenir un être lumineux ; et voici Jimmy, petit frère de Julia et amant d'Arthur, dont il ne parviendra pas à empêcher la descente aux enfers.

De ce roman de 700 pages, Elise Vigier, accompagnée par le drama-

**Le bonheur
de retrouver
la voix de
Baldwin, son
souffle puissant,
quasi biblique**

turge Kevin Keiss, qui a retraduit et adapté le livre, fait un spectacle de presque trois heures gorgé de vie, de chair et d'âme, à l'image de la partition originelle. Son dispositif de mise en scène est simple, mais fonctionne bien. Dans la boîte noire du théâtre, des panneaux coulissants s'ouvrent et se ferment, et ménagent des espaces ou des surfaces de projection pour les belles images qu'Elise Vigier et son équipe sont allées tourner à Harlem, ou pour les documents d'archives qui émaillent le spectacle.

Et puis il y a la musique, qui joue un rôle fondamental dans l'histoire. Le poète et slammeur américain Saul Williams a composé cette partition où se mêlent musique originale, bribes de sons d'archives et des chants traditionnels qui prennent aux tripes.

Mais surtout, Elise Vigier a réuni une excellente distribution d'acteurs noirs. Ludmilla Dabo (Julia), Jean-Christophe Folly (Hall), Nicolas Giret-Famin (Jimmy), Makita Samba (Arthur), William Edimo et Nanténé Traoré portent cette histoire de tout leur cœur et leur talent. C'est une sensibilité particulière qui s'exprime ici, généreuse, blessée, flamboyante, et pas un prêche-prêcha technocratique sur la « diversité ». Et c'est cette sensibilité qui fait de la question noire ou de la question homosexuelle des universels concernant la vie de chacun. ■

FABIENNE DARGE

Harlem Quartet, de James Baldwin. Traduction : Kevin Keiss. Mise en scène : Elise Vigier. Jeudi 23 novembre à l'Avant-Seine de Colombes. Tournée 2018 : du 23 au 26 janvier au Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon ; du 20 au 22 février à la Comédie de Caen-CDN de Normandie ; du 22 au 30 mars à la Manufacture des Gilets-CDN d'Ivry.